

*Juillet 1998. Hôpital Bizet.*

*J'ai enfin décidé de me faire recoller les oreilles. Martin me téléphone de Bretagne. Il s'ennuie tout seul.*

*- Qu'est-ce qui t'a pris, vieux ?*

*- J'en avais marre d'être le type sympa qui fait marrer les filles.*

*- Qu'est-ce que tu racontes ? T'as jamais fait rire personne !*

*À part ça, je les aimais bien tes feuilles de chou.*

*Deux semaines plus tard. Quiberon.*

*Martin me voit sortir du train avec mon pansement sur la tête. On dirait un turban.*

*- J'ai fait croire à mes parents que t'avais eu un traumatisme crânien. Ils sont hyper tristes pour toi. Tu vas être le roi ici.*

*- Je suis pas une bête de foire, Martin. Et puis, ça fait vachement mal.*

*- Faut souffrir pour être beau. Celle-là, tu l'as pas volée...*

*- T'as gueule ou j'enlève tout et tu vas regretter. Y a encore les fils et c'est tout gonflé.*

*Martin se calme aussitôt.*

*Trois jours plus tard. Marie a craqué pour mon turban. Martin en revenait pas.*

*Devant chez Marie. Impossible de rentrer dormir chacun chez soi.*

*On s'embrasse à n'en plus finir. C'est super mièvre, d'autant qu'y a la mer qui gronde pas loin. C'est la première fois que je*

sors avec une fille. C'est aussi débile qu'à la télé, le bon vieux cliché. Mais c'est le meilleur.

Quand je rentre, Martin m'attend avec une énorme serviette nouée sur la tête. Je trouve pas ça drôle. Martin si. Il me demande si avec tout ça je suis encore puceau. Je trouve qu'il met un peu la charrue avant les bœufs.

- Cette fois, tu l'auras voulu.

Je me poste devant le miroir du salon et je retire le pansement. Martin fait des yeux dégoûtés.

- OK, ça va. Je me foutrai plus de ta gueule. Remets ton chapeau maintenant.

Sur la plage, onze heures du soir, à côté d'un dériveur. J'imite la mère de Martin qui s'est enfoncée dans les sables mouvants en allant au Mont Saint-Michel.

Marie me trouve très drôle. Mon turban ne change donc rien. Sauf que Marie, je sors avec elle.

Qu'est-ce qui va se passer quand j'aurai plus de pansement ?

Ce soir, Martin aussi a ri.

Sur la baille à merde, comme ils disent ici. En route pour Belle-Ile. Avec Martin et Marie, on a passé les barrières pour s'étendre sur de gros caissons. On prend le soleil. Je me relève. Marie a posé sa tête sur ma cuisse. Je me dis que, vue à l'envers, elle a un visage de femme.

Belle-Ile. On loue trois vélos. Comme chaque année, on se fait les grottes de l'Apothicaiererie. On regarde les vagues battre en dessous de nous.

Martin veut retourner voir la maison de Sarah Bernhardt. C'est plus qu'une ruine mais Martin insiste toujours pour y aller.

- Sarah Bernhardt, c'est bien l'actrice qui hurlait comme une chèvre ?

Quand c'est Marie qui se fout de sa gueule, Martin sourit.

*On va déjeuner à Sauzon.*

*Je ne le sais pas mais c'est la dernière fois que je vois Belle-Ile avec Martin.*

Je referme mon cahier.

Tout ça, c'est fini. Le mec qui fait rire les filles, c'était avant. Je fais plus rire personne depuis que Martin a fait sa mauvaise blague.

Voilà ce qui me reste : un cahier et des souvenirs empilés comme dans un grenier où on n'a pas trop envie d'aller parce que c'est sombre, c'est pas habitable, on se demande toujours si on ne va pas tomber sur un monstre.

Pourquoi je m'entête à noter mes souvenirs comme si j'allais les oublier ? C'est que la voix de Martin, elle a disparu. Alors si en plus les images s'effacent...

Tout ce bonheur ordonné, comme dans des caisses... Mais qu'est-ce que je vais en faire ?

Je déteste la nostalgie.

Je n'ai jamais revu ni Marie, ni Belle-Ile. Mes oreilles ont dégonflé et personne ne remarque rien.